

# Eugénie Buffet :

## La « Caporal des Poilus » à Montrouge

Ce n'est qu'à la fin de ces articles que nous dévoilerons la raison du rappel ici de la carrière autrement intéressante de cette artiste oubliée dont le nom reste cependant si étroitement associé à la Grande Guerre que nous nous apprêtons à commémorer. Qu'il soit rappelé que sur une population de près de 23 000 habitants, Montrouge a perdu 1 200 de ses concitoyens.

C'est à l'ombre de la grande mosquée de Tlemcen que naquit en 1866, sous l'Empire – d'où son prénom – la petite Eugénie Buffet à laquelle nous nous intéressons désormais. Sa mère était couturière en chambre et son père adjudant. Il mourut de ses blessures à l'hôpital militaire d'Oran en 1872, laissant sa famille en difficulté ; sa fille n'avait que six ans. Elle aurait pu rester, ce qu'elle fit un moment, bonne à tout faire, mais très vite attirée par la chanson et la chanson à texte – elle monta sur les planches dès 1883, sans abandonner les rues, la meilleure école des goualeuses où seul comptait le talent. Elle se produisait alors dans des rôles d'opérette : *Le Petit Duc*, la sonorité de sa voix étonnante issue d'un corps faible, ses interprétations expressives gaies ou tragiques et sa diction percutante la firent « monter » d'Alger à Tunis puis débarquer à Marseille (passage obligé des chanteuses réalistes ?) avant sa fulgurante ascension parisienne. En 1889, elle endosse un jersey rouge, une jupe noire et un tablier bleu créant ainsi le type de la « pierreuse » que Maurice

Donnay comparait avant la lettre à « une illustration de Steinlen pour une chanson de Bruant ».

On est à l'époque de l'extraordinaire épopée du général Boulanger. Elle en cria un jour le nom au passage du président Sadi Carnot (qui, lui, a sa rue à Montrouge) ce qui lui valut un passage dans les prisons de la République. Elle chantait pour la Ligue des Patriotes de Paul Déroulède et Jules Lemaitre. C'était aussi le temps de la célébrité



✧ Eugénie BUFFET ✧

du Montmartre d'Aristide Bruant dont elle popularise le répertoire: À Saint-Lazare (qui était une prison) en 1887 et qu'elle enregistrera en 1933 ainsi que *La Sérénade du pavé* de Jean Varney qui date de 1898 et qu'on fredonne encore (« Sois bonne, oh! Ma belle inconnue... »). Inspirée des *Misérables* de Victor Hugo, on l'entendait interpréter *Le Couteau* de Théodore Botrel. Quant à *Ma Chanson*, il s'agit d'une quasi-biographie. « J'ai chanté comme

*une cigale, parce que c'était mon destin. »* En 1897, on pouvait lire à son sujet ces lignes de Jean Richepin dont elle chantait *Du mouron pour les petits oiseaux* : « Pour ma gloire de poète, je ne souhaiterais qu'une chose, c'est d'écrire beaucoup de chansons naïves et profondes dont elle pût répandre la belle aumône, sans en dire l'auteur, dans cette étrange et affreuse forêt parisienne où les bêtes de proie et les bêtes immondes ont besoin de pleurer parfois, en écoutant pleurer leur âme avec celle du rossignol. »

Elle continuait à chanter dans les cours mais, par exemple, pour quêter en faveur des ouvriers de l'usine d'Alexis Godillot lorsque l'incendie des ateliers d'équipements militaires les avaient réduits au chômage, et, peu après, en 1895, pour les blessés des Madagascar où avait péri « notre » colonel Gillon, et pour les pauvres. Ces prestations de la « Cigale Nationale » n'étaient cependant pas du goût des chanteurs de rue professionnels. « Le public – quoi qu'il commence à se plaindre de ce que, sous couleur de charité, on chante en pleine rue des couplets un peu

trop « épics » et qu'on tolérerait à peine dans les cabaret – ne se lasse pas de prodiguer ses sous et ses pièces blanches à ces volontaires de la bienfaisance (...) ruinant, en prenant leur place, les infortunées goualeuses professionnelles qui ne parviennent plus à gagner leur modeste pain quotidien. »

**Histoire à suivre dans le prochain numéro de novembre**

**Patrick Vauzelle, Société historique et archéologique du Grand Montrouge**